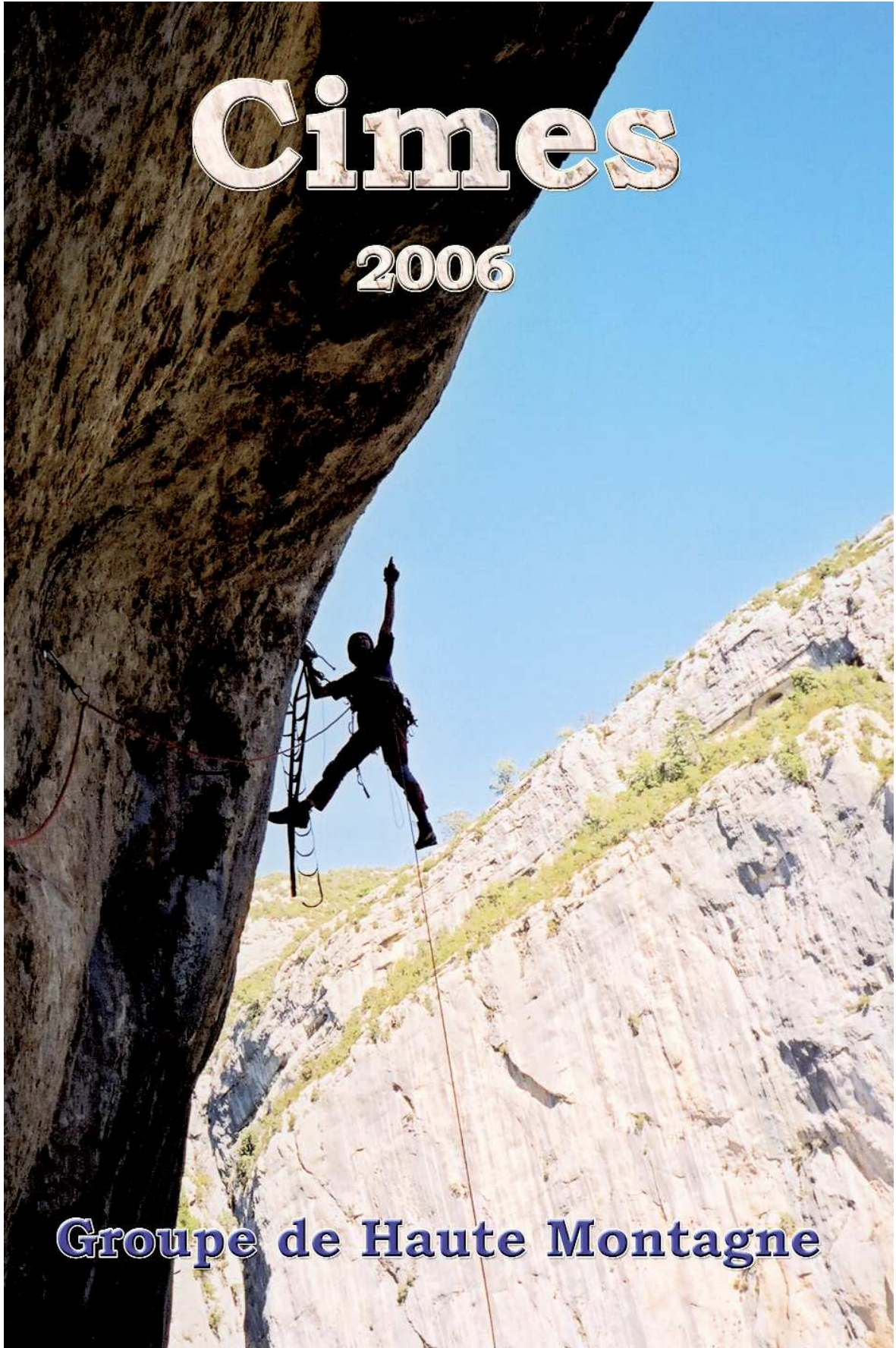


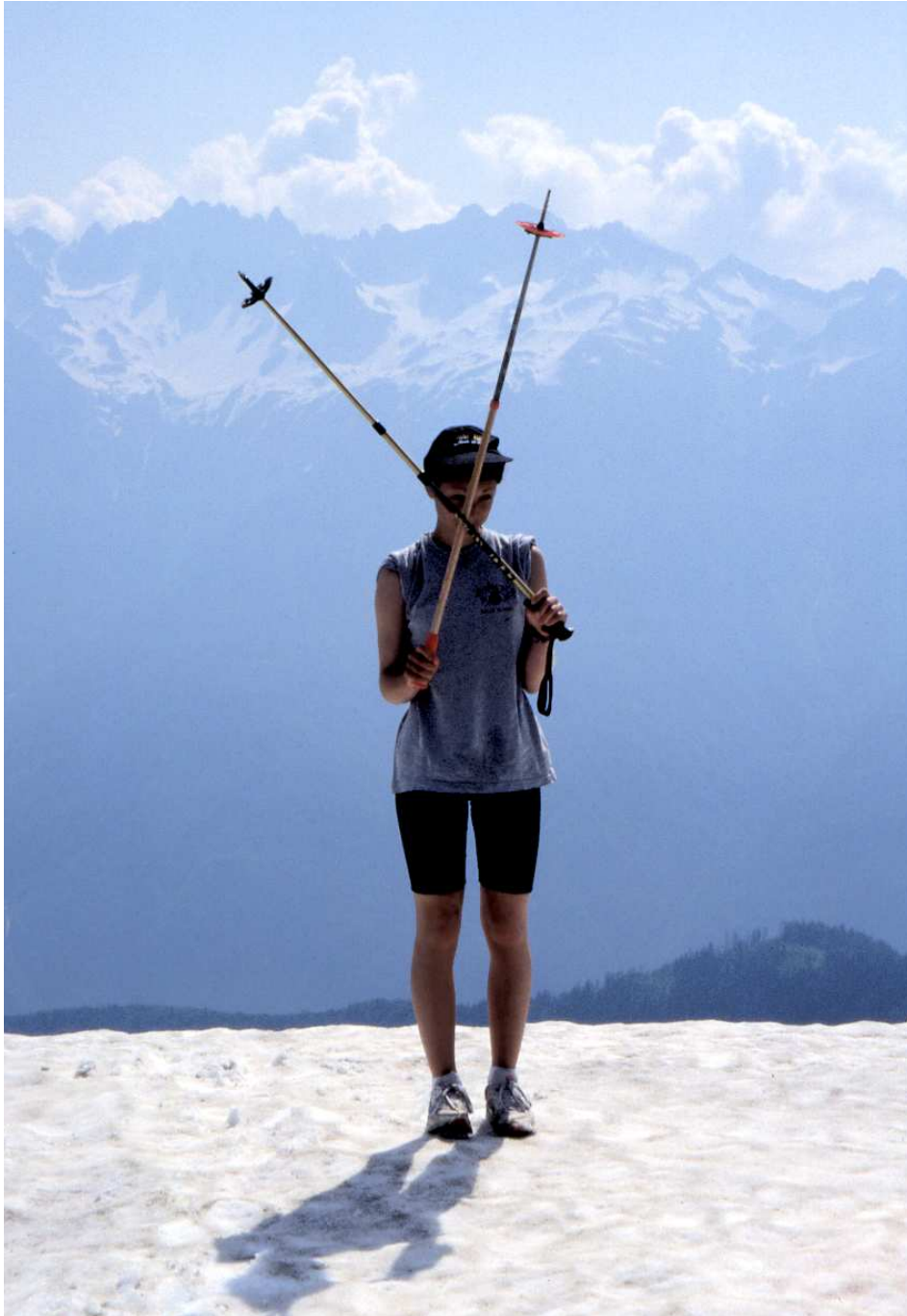
Cimes

2006

Groupe de Haute Montagne



Claire Chapoutot / Mon père, ce héros...



*Au col d'Arbarétan (Hurtières) sur fond de Lauzière...
Photo Pierre Chapoutot*

Claire Chapoutot

Mon père, ce héros...

Il était une fois une petite fille, née d'un père alpiniste. Le jour de sa naissance, on lui offrit une magnifique couverture brodée qui la représentait blottie dans un sac à dos, contemplant une longue chaîne de montagnes, la mine inquiète, et demandant : « Il faudra toutes les grimper ? » Ce fut la toute première fois que l'éternel dilemme de la fille d'alpiniste se posa à elle. Grimper ou ne pas grimper ? Telle était bien la question...

La petite fille décida très vite qu'elle n'aimait pas la montagne, cette méchante dame méprisante qui lui volait son papa. Lorsqu'elle eut six mois, celui-ci partit en expédition pendant deux semaines. Mais quand on a six mois, deux semaines font figure de décennie... Lorsqu'il rentra à la maison, avec sa barbe de quinze jours et son sac sur le dos, la petite fille lui jeta un regard vide, prit peur en reconnaissant l'inconnu familial, et se mit à pleurer.

En grandissant, elle se résigna à voir son papa partir pour les hauts sommets et ne pas revenir pendant plusieurs jours. Elle glissait des poèmes et des barres chocolatées dans son sac à dos, et, à la nuit tombée, guettait des signaux de lumière sur la montagne. Cependant, la petite fille n'aimait toujours pas les sommets, univers hostile rempli de plantes sauvages dangereuses et de hautes herbes dans lesquelles elle refusait de s'aventurer, et qui la faisaient pleurer de rage (il lui reste de cette période une peur panique des plantes, celles qui dépassent la hauteur du genou et envahissent les chemins). Les pentes raides lui arrachaient des soupirs d'impatience, et elle n'arrivait jamais jusqu'au sommet. Elle s'arrêtait souvent sur un replat, et, pendant que son père continuait jusqu'au sommet en lui abandonnant son sac à dos, elle construisait des maisons en fleurs et en cailloux pour les lutins de la montagne. Une pierre plate pour le lit, un brin d'herbe pour la couette, un pissenlit pour l'oreiller... Or, un jour qu'elle posait la dernière pierre de sa construction, celle qui servirait de chaise au petit lutin de la montagne, un hôte inattendu arriva : un faucheur aux pattes infinies, se tordant dans l'effort, qui entra dans la maison de fortune et s'y installa comme un prince. « La montagne n'est vraiment qu'un repaire de sales bêtes », pensa la petite fille. Elle décida dès lors de ne plus jamais y remonter. La montagne resterait l'univers de son papa, et la maison serait son domaine à elle.

À la maison, il y avait les moments où il était là, et ceux où il était là-haut. Quand il était là, la méchante dame entraînait dans la maison et s'y installait comme chez elle, en riant de toutes ses dents. Partout des cartes, des topos, des mousquetons... Mais lorsqu'il repartait, les deux espaces se séparaient à nouveau, et la maison redevenait



© Pierre Chapoutot

celui de l'attente paisible et silencieuse du coup de téléphone « pour dire que tout va bien ». Quand il rentrait à la maison, avec une barbe qui piquait, bronzé et souriant, il déballait tout son matos dans l'entrée : le sac à dos éventré, les cordes râpées, les T-shirts troués... La maison prenait alors des allures de bivouac. Il avait l'air content, mais était-il heureux de rentrer, ou bien fier d'être allé si haut ? Même présent physiquement, son esprit était ailleurs : tourné vers la prochaine escalade, à l'écoute des prévisions météo et en quête d'un futur compagnon de grimpe. La petite fille avait l'impression qu'elle ne pourrait jamais s'élever au point d'intéresser son papa autant que ses sommets.

L'année de ses cinq ans, elle fut inscrite au petit Club Alpin pour apprendre à skier. Le mercredi après-midi devint alors un cauchemar terrible et redouté ! Comme si les éléments avaient décidé d'être de la partie, il neigeait par rafales à chaque séance. La petite fille passait son temps le nez dans la neige, les skis coincés dans les sapins, et le derrière trempé. Excédée, elle jura de ne plus jamais skier. Lorsque, à l'école, on l'emmenait aux Saisies pour skier le vendredi après-midi, elle décida d'opter pour le ski de fond, qu'elle jugeait moins risqué...

Lorsqu'elle acceptait d'aller marcher avec son papa, le trajet en voiture était toujours trop long, les pentes trop escarpées, et toutes les marches interminables. La montagne n'était que sujet de discordance : la petite-fille n'allait jamais jusqu'au sommet et s'appliquait à afficher un visage bougon sur toutes les photos. Elle avait juré de ne pas se faire à la montagne : c'était la montagne qui allait devoir se faire à elle.



© Pierre Chapoutot

En classe de CM1, il y eut une promenade scolaire de deux jours dans le massif du Beaufortain. Au programme, deux randonnées et une nuit en refuge. Le premier jour, les trente bambins trottinaient sur les sentiers en chantonnant. Le deuxième jour, la plupart, épuisés, traînaient les pieds. Mais pas la petite fille, qui découvrit avec étonnement qu'elle ne ressentait aucune fatigue, et termina la balade en première position, félicitée par son instituteur : « C'est bien la fille de son père ! ». Elle décida bien entendu de tenir cela secret. Il ne fallait surtout pas que son papa s'imagine qu'elle aimait la montagne ! Celle-ci n'allait pas gagner si facilement... En même temps, elle était extrêmement fière de clamer : « Mon père est alpiniste. Il grimpe les montagnes. Tout le monde le connaît ! Il écrit même des livres ». Mais sa fierté se transformait en une moue boudeuse lorsqu'elle rentrait à la maison et qu'elle le voyait plongé dans ses topos et dans ses cartes. Pour attirer son attention, elle faisait des dessins compliqués qu'elle venait lui montrer, repartant, vexée, avec un « oui, c'est bien ».

En Sixième, son professeur d'histoire-géographie emmena toute la classe sur un petit circuit forestier éducatif, « Les Pointières », au-dessus d'Albertville. Tous les vingt mètres, une pancarte en bois gravée de poèmes ou de rappels historiques, des torrents avec des ponts suspendus, et un petit sentier qui zigzaguait entre les sapins, les champignons et les mûres, firent la joie de la petite fille (plus si petite cependant). Elle n'aurait su dire sa fierté lorsqu'elle fit découvrir cette balade à ses parents : enfin, une partie de la montagne était à elle, et c'était elle qui la faisait découvrir. Dès lors, elle accepta, une ou deux fois par an, d'aller s'y promener, à la condition de rester dans ce territoire connu et approprié. Le reste de l'année,



© Pierre Chapoutot

cependant, elle passait le plus clair de son temps à la maison pendant que ses parents allaient randonner à ski ou à pied. De temps en temps, le contraste entre la maison sombre et froide et les montagnes illuminées de neige et de soleil lui faisait presque regretter son choix. Mais c'était décidé : elle n'irait pas aux devants de la méchante dame.

Adolescente, elle finit par accepter d'aller randonner en moyenne montagne avec sa maman, sur la base de nombreuses conditions : un trajet en voiture pas trop long, des pentes pas trop raides, des marches pas trop longues, et un pique-nique fabuleux. Dans ces conditions-là, la grande dame serrée dans son corset de règles rigides, la jeune fille acceptait de participer à un jeu qu'elle était sûre de gagner. Contrairement à son père qui la voyait comme une déité mystérieuse et impossible à maîtriser, elle refusait de vénérer la montagne, ressentant à son égard un mélange de haine et d'admiration savamment dosé. Mais malgré le goût qu'elle prenait à randonner, elle mettait un point d'honneur à dénigrer les sommets. Objectifs sans cesse renouvelés de son père, ils n'avaient pour elle aucune sorte d'importance. Aux sommets pointus, elle préférait les cols ronds et confortables où l'on pouvait s'installer pour une partie de cartes. Elle n'avait aucun scrupule à s'arrêter à dix mètres du sommet, jurant qu'elle n'irait pas plus haut.

Peu à peu, elle dut malgré tout reconnaître que la grande dame avait de multiples attraits, qu'elle savait de surcroît mettre en évidence. Parfois, lorsqu'une douce brise soufflait sur les pentes fleuries, et que ses poumons se gonflaient d'air frais, ou bien lorsqu'elle pouvait caresser un petit mouton doux comme un nuage, elle se laissait

même charmer. La grande dame déroulait vers elle ses grands bras, et elle se laissait bercer.

Quelques années plus tard, elle quitta la Savoie pour le Japon. Le Japon était pour elle ce que la montagne était pour son père : un dieu mystérieux et omnipotent. Sans cesse sous la menace de tremblements de terre et de tsunamis dévastateurs, il pouvait s'écrouler et se reconstruire en une seule seconde.

Là-bas, elle se présenta comme l'enfant des montagnes. « D'où viens-tu ? », lui demandait-on. « Je viens d'Albertville ». Moue inexpressive du Japonais. « C'est une ville dans la montagne. Je suis née dans la montagne ». Le visage du Japonais s'éclairait soudain : « Wah ! Sugoi ! (super !) ». Alors, elle racontait. Elle inventait un peu, aussi. Une enfance dans la neige : « On allait à l'école sur des skis ! Tous les enfants savent skier ». Pour captiver son auditoire, elle racontait la plus belle de ses histoires : « Je suis née d'une avalanche ». Ce n'était pas totalement vrai, mais elle se plaisait à arranger la vérité et à raconter comment ses parents s'étaient réveillés, après avoir passé de longues heures ensevelis sous la neige, et comment elle était née, quelques mois plus tard, « enfant de la montagne ». Elle devenait alors une Heidi des temps modernes, et le Japonais repartait avec dans la tête l'image d'une petite fille avec des couettes qui dévale les pentes de la montagne en riant.

Si le Japon était un dieu, le Mont Fuji était le doigt de Dieu. Dessiné d'un seul trait dans une courbe harmonieuse, il avait l'allure généreuse d'un bouddha endormi, son gros ventre blanc tourné vers le ciel. Paisible et imposant, il était tout le contraire de la méchante dame. La jeune femme n'y avait cependant jamais mis les pieds, prétextant le prix du trajet en train, ou encore les mauvaises conditions climatiques estivales comme hivernales (la saison de la canicule et des typhons succédait à celle des pluies, rendant l'été absolument détestable, et l'hiver le Fuji était balayé par un vent glacial, rendant toute ascension dangereuse). Prétextes, prétextes... Et si elle attendait tout simplement que son papa la rejoigne, pour grimper, tous les deux, tout en haut du Fuji ?



© Pierre Chapoutot